

LA  
CRITIQUE  
DE  
L'ESCOLE  
DES FEMMES,  
COMEDIE.

*Par I. B. P. MOLIERE.*



A PARIS,  
Chez CHARLES DE SERCY, au Palais, au  
sixiesme Pilier de la grande Salle, vis à vis la  
montée de la Cour des Aydes, à la bonne  
Foy couronnée.

---

M. DC. LXIII.  
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

11059

BIBLIOTHEQUE

de

MR COUSIN



BIBLIOTHEQUE

de

MR GOSIN



NON SOLUS NON SOLUS NON SOLUS NON SOLUS NON SOLUS  
NON SOLUS NON SOLUS NON SOLUS NON SOLUS NON SOLUS  
NON SOLUS NON SOLUS NON SOLUS NON SOLUS NON SOLUS

A LA  
REYNE  
MERE.



ADAME,

*Ie sçay bien que*  
VOSTRE MAIESTE'  
*n'a que faire de tou-*  
*tes nos Dedicaces, &*  
*que ces prétendus de-*



uoirs , dont on luy  
dit élégamment qu'on  
s'acquitte enuers elle ,  
sont des hommages , à  
dire vray , dont elle  
nous dispenseroit tres-  
volontiers. Mais ie ne  
laisse pas d'auoir l'au-  
dace de luy dédier La  
Critique de l'Escole  
des Femmes , & ie  
n'ay pû refuser cette



*petite occasion de pou-  
voir témoigner ma joye  
à VOSTRE MAIESTE'  
sur cette heureuse con-  
ualescence, qui redon-  
ne à nos vœux la plus  
grande, & la meilleure  
Princesse du mōde, &  
nous promet en elle de  
longues années d'une  
santé vigoureuse. Com-  
me chacun regarde les*



## EPISTRE.

choses du costé de ce  
qui le touche, ie me ré-  
joüis dans cette alle-  
gresse generale, de  
pouuoirencore obtenir  
l'honneur de diuertir  
VOSTRE MAIESTÉ;  
Elle, MADAME,  
qui prouue si bien que  
la veritable deuotion  
n'est point contraire  
aux honnestes diuer-



tissemens ; qui de ses  
hautes pensées , & de  
ses importantes occu-  
pations , descend si  
humainement dans le  
plaisir de nos specta-  
cles , & ne dédaigne  
pas de rire de cette  
mesme bouche , dont  
elle prie si bien Dieu.  
Je flatte, dis-je, mon es-  
prit de l'esperance de



*cette gloire ; i'en attens  
le moment avec toutes  
les impatiences du mō-  
de , & quand ie iouï-  
ray de ce bon-heur , ce  
sera la plus grãde ioye  
que puisse recevoir ,*

*MADAME ,*

*De Vostre Majesté.*

*Le tres-humble , tres-obeïssant ,  
& tres-fidelle seruiteur ,  
& subiet ,*

*I. B. P. MOLIERE.*



## *Extrait du Priuilege du Roy.*

**P**AR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 10. Iuin 1663. Signé, par le Roy en son Conseil, BOVCHARD. Il est permis à CHARLES DE SERCY Marchand Libraire de nostre bonne Ville de Paris, de faire imprimer vne Piece de Theatre, de la composition du Sieur de MOLIERE, intitulée *La Critique de l'Escole des Femmes*, pendant le temps de sept années; Et deffences sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer, vendre ny debiter ladite Comedie de *La Critique de l'Escole des Femmes*, à peine de mil liures d'amende, & de tous despens, dommages & interests: Comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

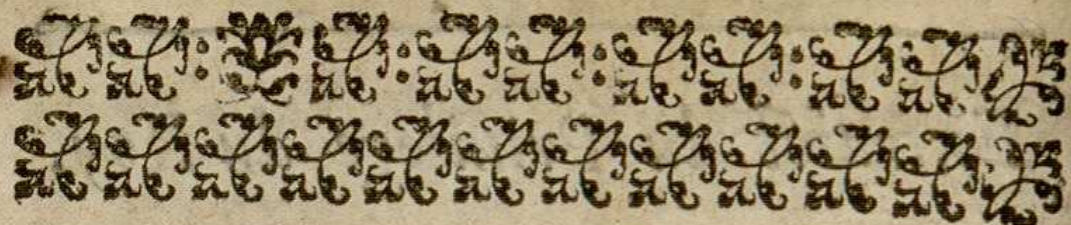
Et ledit DE SERCY a fait part du Priuilege cy dessus, aux Sieurs IOLY, DE LVYNE, BILLAINE, LOYSON, GVIGNAD, BARBIN, & QVINET, pour en jouir le temps porté par iceluy.

*Registré sur le Liure de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs, le 21. Iuillet 1663.*  
*Signé MARTIN, Syndic.*

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 7.  
Aoust 1663.

*Les Exemplaires ont esté fournis.*





## LES PERSONNAGES.

VRANIE.

ELISE.

CLIMENE.

GALOPIN, Laquais.

LE MARQUIS.

DORANTE, ou le Cheualier.

LYSIDAS, Poëte.





LA  
CRITIQUE  
DE  
L'ESCOLE  
DES FEMMES,  
COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE  
VRANIE, ELISE.  
VRANIE.

 VOY, Cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ELISE.  
Personne du monde.



*La Critique*  
VRANIE.

Vrayment voila qui m'estonne , que nous ayons esté seules , l'une & l'autre , tout aujourd'huy.

ELISE.

Cela m'estonne aussi ; car ce n'est gueres nostre coutume , & vostre maison , Dieu-mercy , est le refuge ordinaire de tous les Faineans de la Cour.

VRANIE.

L'apres-dinée , à dire vray , m'a semblé fort longue.

ELISE.

Et moy ie l'ay trouuée fort courte.



VRANIE.

C'est que les beaux esprits,  
Cousine, aiment la solitude.

ELISE.

Ah! tres-humble seruant au  
bel esprit, vous sçavez que ce  
n'est pas là que ie vise.

VRANIE.

Pour moy i'ayme la compa-  
gnie, ie l'auouë.

ELISE.

Ie l'ayme aussi ; mais ie  
l'ayme choisie, & la quantité  
des fortes visites qu'il vous  
faut essuyer parmy les autres,  
est cause bien souuent que ie  
prens plaisir d'estre seule.

VRANIE.

La delicateffe est trop gran-



de, de ne pouuoir souffrir que des gens triez.

E L I S E.

Et la complaisance est trop generale, de souffrir indifferemment toutes sortes de personnes.

V R A N I E.

Je gousté ceux qui sont raisonnables, & me diuertis des extrauagans.

E L I S E.

Mafoy, les extrauagans ne vont gueres loin sans vous ennuyer, & la plus-part de ces gens là ne sont plus plaisans dès la seconde visite. Mais à propos d'extrauagans, ne voulez-vous pas me défaire de



vostre Marquis incommode?  
pensez-vous me le laisser tou-  
jours sur les bras , & que ie  
puisse durer à ses turlupinades  
perpetuelles?

VRANIE.

Ce langage est à la mode,  
& l'on le tourne en plaisante-  
rie à la Cour.

ELISE.

Tant-pis pour ceux qui le  
font , & qui se tuent tout le  
iour à parler ce jargon obscur.  
La belle chose de faire entrer  
aux conuersations du Louure  
de vieilles équivoques ramas-  
sées parmy les bouës des Hal-  
les & de la Place Maubert !  
La jolie façon de plaisanter



pour des Courtisans ! & qu'un homme monstre d'esprit lors qu'il vient vous dire ; Madame , vous estes dans la Place Royale , & tout le monde vous voit de trois lieuës de Paris , car chacun vous voit de bon œil ; à cause que Boneüil est un village à trois lieuës d'icy. Cela n'est-il pas bien galant & bien spirituel ; & ceux qui trouuent ces belles rencontres , n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier ?

VRANIE.

On ne dit pas cela aussi , comme un chose spirituelle , & la plus-part de ceux qui affectent ce langage , sçauent bien



eux-mesmes qu'il est ridicule.

ELISE.

Tant-pis encore, de prendre peine à dire des sottises, & d'estre mauuais plaisants de dessein formé. Je les en tiens moins excusables ; &, si i'en estois juge, ie sçay bien à quoy ie condamnerois tous ces Messieurs les Turlupins.

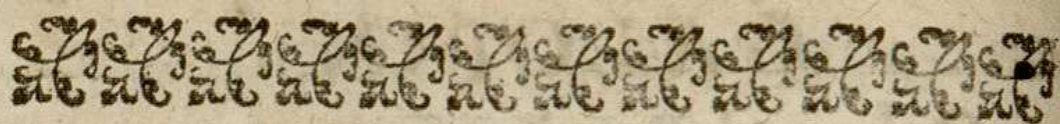
VRANIE.

Laiſſons cette matiere, qui t'échauffe vn peu trop, & disons que Dorante vient bien tard, à mon auis, pour le ſouppé que nous deuons faire ensemble.

ELISE.

Peut-estre l'a-t'il oublié, & que....





## SCENE II.

GALOPIN, VRANIE,  
ELISE.

GALOPIN.

 OILA Climene, Madame, qui vient icy pour vous voir.

VRANIE.

Eh mon Dieu ! qu'elle visite.

ELISE.

Vous vous plaigniez d'estre seule, aussi : le Ciel vous en punit.

VRANIE.

Viste, qu'on aille dire que ie n'y suis pas.



GALOPIN.

On a déjà dit que vous y  
estiez.

VRANIE.

Et qui est le sot, qui l'a dit?

GALOPIN.

Moy, Madame.

VRANIE.

Diantre soit le petit vilain.  
Je vous apprendray bien à fai-  
re vos réponccs de vous-  
mesme.

GALOPIN.

Je vais luy dire, Madame,  
que vous voulez estre sortie.

VRANIE.

Arrestez animal, & la lais-  
sez monter, puisque la sottise  
est faite.



## GALOPIN.

Elle parle encore à vn homme dans la ruë.

## VRANIE.

Ah ! Cousine , que cette visite m'embarasse à l'heure qu'il est.

## ELISE.

Il est vray que la Dame est vn peu embarrassante de son naturel : j'ay tousiours eu pour elle vne furieuse auersion ; & , n'en déplaise à sa qualité , c'est la plus sotte beste qui se soit iamais mestée de raisonner.

## VRANIE.

L'epitthete est vn peu forte.

## ELISE.

Allez , allez , elle merite



bien cela , & quelque chose de plus, si on luy faisoit justice. Est-ce qu'il y a vne personne qui soit plus veritablement qu'elle , ce qu'on appelle Pretieuse , à prendre le mot dans sa plus mauuaise signification.

VRANIE.

Elle se deffend bien de ce nom pourtant.

ELISE.

Il est vray , elle se deffend du nom , mais non pas de la chose: car enfin elle l'est depuis les pieds iusqu'à la teste , & la plus grande façonniere du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, & que



les mouvemens de ses hanches, de ses espaules, & de sa teste, n'aillent que par ressorts. Elle affecte tousiours vn ton de voix languissant, & niais; fait la mouë, pour montrer vne petite bouche, & roule les yeux, pour les faire paroistre grands.

VRANIE.

Doucement donc, si elle venoit à entendre.....

ELISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souuiens touiours du soir qu'elle eut enuie de voir Damon, sur la reputation qu'on luy donne, & les choses que le public a  
veuës



veuës de luy. Vous connoissez l'homme, & sa naturelle paresse à soustenir la conuersation. Elle l'auoit inuité à souppé, comme bel esprit, & iamaïs il ne parut si sot, parmy vne demie douzaine de gens, à qui elle auoit fait feste de luy, & qui le regardoient avec de grands yeux, comme vne personne qui ne deuoit pas estre faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il estoit là pour d'effrayer la Compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche deuoit estre extraordinaire; qu'il deuoit faire des *Impromptus* sur tout ce qu'on di-



soit, & ne demander à boire qu'auec vne pointe. Mais il les trompa fort par son silence; & la Dame fut aussi mal satisfaite de luy, que ie le fus d'elle.

VRANIE.

Tay-toy, ie vais la receuoir à la porte de la chambre.

ELISE.

Encore vn mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le Marquis, dont nous auons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une Pretieuse, & d'un Turlupin!

VRANIE.

Veux-tu te taire; la voicy.





## SCENE III.

CLIMENE, VRANIE, ELISE,  
GALOPIN.

VRANIE.



RAYMENT c'est bien  
tard que. ...

CLIMENE.

Eh de grace, ma chere, fai-  
tes-moy viste donner vn siege.

VRANIE.

Vn fauteüil, promptement.

CLIMENE.

Ah mon Dieu!

VRANIE.

Qu'est-ce donc?



CLIMENE.

Je n'en puis plus.

VRANIE.

Qu'avez-vous ?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

VRANIE.

Sont-ce vapeurs , qui vous  
ont prise ?

CLIMENE.

Non.

VRANIE.

Voulez-vous , quel'on vous  
délasse ?

CLIMENE.

Mon Dieu non. Ah !

VRANIE.

Quel est donc vostre mal ? &  
de puis quand vous a-t'il pris ?



CLIMENE.

Il y a plus de trois heures,  
& ie l'ay rapporté du Palais  
Royal.

VRANIE.

Comment ?

CLIMENE.

Ie viens de voir , pour mes  
pechez , cette meschante Rap-  
sodie de l'Escole des Femmes.  
Ie suis encore en défaillance  
du mal de cœur , que cela m'a  
donné , & ie pense que ie n'en  
reuiendray de plus de quinze  
iours.

ELISE.

Voyez vn peu , comme les  
maladies arriuent sans qu'on  
y songe.



VRANIE.

Je ne sçay pas de quel temperament nous sommes ma cousine & moy; mais nous fumes-auant hier à la mesme Piece, & nous en reuinſmes toutes deux saines & gail-lardes.

CLIMENE.

Quoy, vous l'avez veuë?

VRANIE.

Ouy; & écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMENE.

Et vous n'en avez pas esté iufques aux conuulsions, ma chere?

VRANIE

Je ne suis pas si délicate,



Dieu mercy ; & ie trouue pour moy , que cette Comedie feroit plutôt capable de guerir les gens , que de les rendre malades.

CLIMENE.

Ah mon Dieu , que dites-vous là ! Cette proposition peut-elle estre auancée par vne personne , qui ait du reue-  
nu en sens commun ? Peut-on , impunément , comme vous faites , rompre en visiere à la raison ? & dans le vray de la chose , est-il vn esprit si affamé de plaisanterie , qu'il puisse taster des fadaïses dont cette Comedie est assaisonnée ? Pour moy , ie vous auouë , que ie



n'ay pas trouué le moindre grain de sel dans tout cela. Les enfans par l'oreille m'ont paru d'vn goust detestable ; La tarte à la crème m'a affady le cœur ; & i'ay pensé vômir au potage.

ELISE.

Mon Dieu ! que tout cela est dit élegamment. J'aurois crû que cette Piece estoit bonne ; mais Madame à vne eloquence si persuaſiue , elle tourne les choses d'vne maniere si agreable , qu'il faut estre de son ſentiment , malgré qu'on en ait.

VRANIE.

Pour moy ie n'ay pas tant de complaiſance , & pour dire



ma pensée, ie tiens cette Comedie vne des plus plaisantes que l'Autheur ait produites.

CLIMENE.

Ah ! vous me faites pitié, de parler ainsi ; & ie ne sçauois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouuer de l'agrément dans vne Piece, qui tient sans cesse la pudeur en allarme, & salit à tous momens l'imagination?

ELISE.

Les jolies façons de parler, que voila ! Que vous estes, Madame, vne rude ioüeuse en Critique ; & que ie plains le pauvre Moliere de vous



## CLIMENE.

Croyez-moy ma chere, corrigez de bonne foy vostre iugement, & pour vostre honneur, n'allez point dire par le monde que cette Comedie vous ait plû.

## VRANIE.

Moy, ie ne sçay pas ce que vous y auez trouué qui blesse la pudeur.

## CLIMENE.

Helas tout ; & ie mets en fait, qu'une honneste femme ne la sçauroit voir, sans confusion ; tant i'y ay descouuert d'ordures, & de saletez.



VRANIE.

Il faut donc que pour les ordures, vous ayez des lumieres, que les autres n'ont pas: car pour moy ie n'y en ay point veu.

CLIMENE.

C'est que vous ne voulez pas y en auoir veu, assurement: car enfin toutes ces ordures, Dieu mercy, y sont à visage decouvert. Elles n'ont pas la moindre enueloppe qui les couure; & les yeux les plus hardis sont effrayez de leur nudité.

ELISE.

Ah!



CLIMENE.

Hay, hay, hay.

VRANIE.

Mais encore, s'il vous plaist,  
marquez-moy vne de ces or-  
dures que vous dites.

CLIMENE.

Helas, est-il necessaire de  
vous les marquer?

VRANIE.

Ouy: ie vous demande seu-  
lement vn endroit, qui vous  
ait fort choquée.

CLIMENE.

En faut-il d'autre que la  
scene de cette Agnes, lors  
qu'elle dit ce que l'on luy a  
pris?

VRANIE.



VRANIE.

Et bien, que trouuez-vous là  
de sale ?

CLIMENE.

Ah !

VRANIE.

De grace ?

CLIMENE.

Fy.

VRANIE.

Mais encore ?

CLIMENE.

Je n'ay rien à vous dire.

VRANIE.

Pour moy, ie n'y entens point  
de mal.

CLIMENE.

Tant pis pour vous.

C



## VRANIE.

Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du costé qu'on me les monstre; & ne les tourne point, pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

## CLIMENE.

L'honnesteté d'une femme...

## VRANIE.

L'honnesteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir estre plus sage, que celles qui sont sages. L'affectation en cette matiere est pire qu'en toute autre; & ie ne voy rien de si ridicule, que cette delicateffe d'honneur, qui prend tout en mau-



uaife part ; donne vn sens criminel aux plus innocentes paroles ; & s'offence de l'ombre des choses. Croyez-moy, celles qui font tant de façons n'en font pas estimées plus femmes de bien. Au contraire , leur feuerité myfterieuse, & leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde , contre les actions de leur vie. On est rauy de découvrir ce qu'il y peut auoir à redire ; & pour tomber dans l'exemple , il y auoit l'autre jour des Femmes à cette Comedie , vis-à-vis de la Loge où nous estions , qui par les mines qu'elles affecterent du-



rant toute la Piece ; leurs détournemens de teste ; & leurs cachemens de visage , firent dire de tous costez cent sottises de leur conduite , que l'on n'auroit pas dites sans cela ; & quelqu'un mesme des Laquais cria tout haut, qu'elles estoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut estre aveugle dans cette Piece, & ne pas faire semblant d'y voir les choses.

VRANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMENE.

Ah ! ie soutiens, encore un



coup, que les saletez y creuent  
les yeux.

VRANIE.

Et moy, ie ne demeure pas  
d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoy la pudeur n'est pas vi-  
siblement blessée par ce que  
dit Agnes dans l'endroit dont  
nous parlons?

VRANIE.

Non vrayment. Elle ne  
dit pas vn mot, qui de soy  
ne soit fort honneste; & si  
vous voulez entendre des-  
sous quelque autre chose,



c'est vous qui faites l'ordure, & non pas elle ; puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on luy a pris.

CLIMENE.

Ah ! ruban, tant qu'il vous plaira ; mais ce, *le*, où elle s'arreste, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce, *le*, d'estranges pensées. Ce, *le*, scandalise furieusement ; & quoy que vous puissiez dire, vous ne sçauriez défendre l'insolence de ce, *le*.

ELISE.

Il est vray, ma cousine ; ie suis pour Madame contre



ce, le. Ce, le, est insolent au  
dernier point. Et vous avez  
tort de deffendre ce, le.

CLIMENE.

Il a vne obcenité qui n'est  
pas supportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce  
mot là, Madame.

CLIMENE.

Obcenité, Madame.

ELISE.

Ah! mon Dieu! obcenité.  
Je ne sçay ce que ce mot veut  
dire; mais ie le trouue le plus  
ioly du monde.



CLIMENE.

Enfin vous voyez, comme  
vostre sang prend mon party.

VRANIE.

Eh ! mon Dieu ; c'est vne  
causeuse , qui ne dit pas ce  
qu'elle pense. Ne vous y fiez  
pas beaucoup , si vous m'en  
voulez croire.

ELISE.

Ah ! que vous estes mes-  
chante , de me vouloir ren-  
dre suspecte à Madame. Voyez  
vn peu où i'en serois , si elle  
alloit croire ce que vous dites.  
Serois ie si mal heureuse, Ma-  
dame , que vous eussiez de  
moy cette pensée ?



CLIMENE.

Non, non, ie ne m'arreste pas à ses paroles, & ie vous croy plus sincere, qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah ! que vous auez bien raison, Madame ; & que vous me rendrez justice, quand vous croirez que ie vous trouue la plus engageante personne du monde ; que i'entre dans tous vos sentimens, & suis charmée de toutes les expressions, qui sortent de vostre bouche.

CLIMENE.

Helas ! ie parle sans affectation.



ELISE.

On le voit bien , Madame,  
& que tout est naturel en  
vous. Vos paroles, le ton de  
vostre voix, vos regards, vos  
pas, vostre action, & vostre  
ajustement ont ie ne sçay quel  
air de qualité, qui enchante  
les gens. Je vous étudie des  
yeux & des oreilles; & ie suis  
si remplie de vous, que ie taf-  
che d'estre vostre singe, & de  
vous contrefaire en tout.

CLIMENE.

Vous vous mocquez de moy,  
Madame.



ELISE.

Pardonnez-moy, Madame.  
Qui voudroit se mocquer de  
vous?

CLIMENE.

Je ne suis pas vn bon mo-  
dele, Madame.

ELISE.

O que si, Madame.

CLIMENE.

Vous me flattez, Madame.

ELISE.

Point du tout, Madame.

CLIMENE.

Espargnez-moy, s'il vous  
plaist, Madame.

ELISE.

Je vous espargne aussi, Ma-  
dame; & ie ne dis pas la moitié



*La Critique*  
de ce que ie pense , Mada-  
me.

CLIMENE.

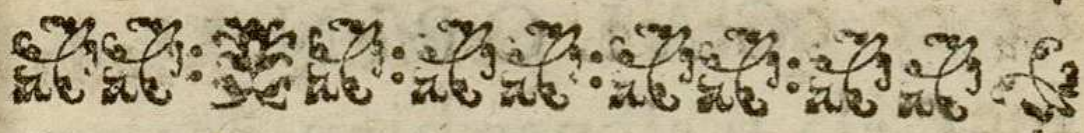
Ah mon Dieu ! brisons là , de  
grace : Vous me ietteriez dans  
vne confusion épouventable.

*Vra* Enfin nous voila deux con-  
tre vous , & l'opiniatreté sied  
si mal aux personnes spiri-  
tuelles....



SCENE





## SCENE IV.

LE MARQUIS, CLIMENE,  
GVALOPIN, VRANIE,  
ELISE,

GALOPIN.

 RRESTEZ, s'il vous  
plaist, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans  
doute.

GALOPIN.

Sifet, ie vous connois ; mais  
vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah que de bruit, petit la-  
quais!



GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta Maistresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voila dans la chambre.

GALOPIN.

Il est vray, la voila; mais elle n'y est pas.

VRANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

C'est vostre Laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je luy dis que vous n'y estes



pas , Madame , & il ne veut pas laisser d'entrer.

VRANIE.

Et pourquoy dire à Monsieur que ie n'y fuis pas ?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre iour , de luy auoir dit que vous y estiez.

VRANIE.

Voyez cét insolent ! Je vous prie , Monsieur , de ne pas croire ce qu'il dit : c'est vn petit éceruelé , qui vous a pris pour vn autre.

LE MARQVIS.

Je l'ay bien veu , Madame ; & sans vostre respect , ie luy



aurois appris à connoître les gens de qualité.

ELISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette deference.

VRANIE.

Vn siege donc , impertinent.

GALOPIN.

N'en voila-t'il pas vn ?

VRANIE.

Approchez-le.

LE MARQVIS.

Le petit  
Laquais  
Ses le  
se ris-  
nent.

Vostre petit Laquais, Madame , a du mépris pour ma personne.

ELISE.

Il auroit tort , sans doute.



LE MARQVIS.

C'est peut-estre que ie paye  
l'interest de ma mauuaise mi-  
ne : hay , hay , hay , hay.

ELISE.

L'âge le rendra plus éclairé  
en honnestes gens.

LE MARQVIS.

Sur quoy en estiez-vous,  
Mesdames , lors que ie vous  
ay interrompuës ?

VRANIE.

Sur la Comedie de l'Escole  
des Femmes.

LE MARQVIS.

Ie ne fais que d'en fortir.

CLIMENE.

Et bien , Monsieur , com-



ment la trouuez-vous , s'il vous plaist ?

LE MARQVIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMENE.

Ah que i'en suis rauie !

LE MARQVIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable ! à peine ay-ie pû trouuer place. I'ay pensé estre étouffé à la porte ; & iamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons, & mes rubans en sont ajustez, de grace.

ELISE

Il est vray que cela crie vengeance contre l'Escole des



Femmes , & que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

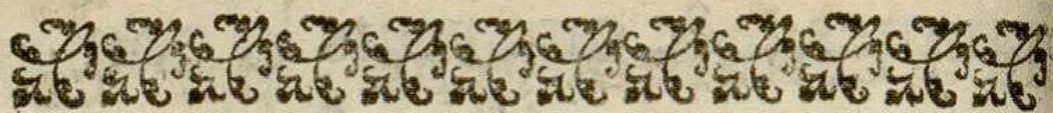
Il ne s'est i jamais fait , ie pense , vne si méchante Comedie.

VRANIE.

Ah! voicy Dorante que nous attendions.







## SCENE V.

DORANTE, LE MARQUIS,  
CLIMENE, ELISE.

VRANIE.

DORANTE.

**N**E bougez, de grace, &  
n'interrompez point  
vostre discours. Vous estes là  
sur vne matiere, qui depuis  
quatre iours fait presque l'en-  
tretien de toutes les maisons  
de Paris; & iamais on n'a rien  
veu de si plaisant, que la di-  
uersité des jugemens, qui se  
font là dessus. Car enfin, i'ay  
ouy condamner cette Come-



die à certaines gens , par les  
mesmes choses , que i'ay veu  
d'autres estimer le plus.

VRANIE.

Voila Monsieur le Marquis,  
qui en dit force mal.

LE MARQVIS.

Il est vray , ie la trouue dé-  
testable ; morbleu détestable  
du dernier détestable ; ce qu'on  
appelle détestable.

DORANTE.

Et moy , mon cher Mar-  
quis , ie trouue le jugement  
détestable.

LE MARQVIS.

Quoy Cheualier , est-ce que  
tu pretens soustenir cette  
Piece?



DORANTE.

Ouy ie pretens la soustenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, ie la garantis dé-  
testable.

DORANTE.

La caution n'est pas Bour-  
geoise. Mais, Marquis, par  
quelle raison, de grace, cette  
Comedie est-elle ce que tu  
dis?

LE MARQUIS.

Pourquoy elle est détestable ?

DORANTE.

Ouy.

LE MARQUIS.

Elle est détestable, parce  
qu'elle est détestable.



DORANTE.

Après cela il n'y a plus rien à dire : voila son procez fait. Mais encore instruis nous, & nous dy les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sçay-je moy ? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'escouter. Mais enfin je sçay bien que ie n'ay jamais rien veu de si méchant, Dieu me damne ; & Dorilas, contre qui j'estois a esté de mon aduis.

DORANTE.

L'autorité est belle, & te voila bien appuyé.



## LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le Parterre y fait : ie ne veux point d'autre chose, pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

## DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces Messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le Parterre ait du sens commun, & qui feroient faschez d'auoir ry avec luy, fut-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre jour sur le Thatre vn de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute  
la



la Piece avec vn serieux le plus sombre du monde : & tout ce qui égayoit les autres ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussait les espaulles, & regardoit le Parterre en pitié ; & quelquefois aussi le regardant avec dépit, il luy disoit tout haut, *Ry donc, Parterre, ry donc.* Ce fut vne seconde Comedie, que le chagrin de nostre amy ; il la donna en galand homme à toute l'assemblée ; & chacun demeura d'accord qu'on ne pouuoit pas mieux jouër, qu'il fit. Apprens, Marquis, ie te prie, & les autres aussi, que le bon sens n'a point de



place déterminée à la Comédie ; que la difference du demy Loüis d'or , & de la piece de quinze sols , ne fait rien du tout au bon gouſt ; que debout & aſſis on peut donner vn mauuais jugement ; & qu'enfin , à le prendre en general , je me fierois aſſez à l'approbation du Parterre , par la raiſon qu'entre ceux qui le compoſent , il y en a pluſieurs qui ſont capables de juger d'une piece ſelon les regles , & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger , qui eſt de ſe laiſſer prendre aux choſes , & de n'auoir ny preuention



de l'Escole des Femmes. 51  
aveugle , ny complaisance  
affectée , ny délicatesse ri-  
dicule.

## LE MARQUIS.

Te voila donc , Cheua-  
lier , le deffenseur du Parter-  
re ? Parbleu , je m'en réjouys,  
& ie ne manqueray pas de  
l'aduertir , que tu es de ses  
amis. Hay , hay , hay , hay ,  
hay , hay.

## DORANTE.

Ry tant que tu voudras ;  
je suis pour le bon sens , &  
ne sçaurois souffrir les ébu-



litions de cerveau , de nos  
Marquis de Mascarille. I'en-  
rage de voir de ces gens qui  
se traduisent en ridicules ,  
malgré leur qualité ; de ces  
gens qui décident tousiours,  
& parlent hardiment de tou-  
tes choses, sans s'y connoistre ;  
qui dans vne Comedie se ré-  
crierōt aux méchans endroits,  
& ne branfleront pas à ceux  
qui sont bons ; qui voyant  
vn tableau , où écoutant vn  
concert de musique , blas-  
ment de mesme , & loüent  
tout à contre sens, prennent  
par où ils peuuent les termes  
de l'Art qu'ils attrappent , &  
ne manquent jamais de les



estropier , & de les mettre hors de place. Eh ! Morbleu, Messieurs, taisez-vous, quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose ; n'apprestez point à rire à ceux qui vous entendent parler ; & songez qu'en ne disant mot , on croira , peut-être , que vous estes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu , Cheualier , tu le prens la.....

DORANTE.

Mon Dieu Marquis ce n'est



pas à toy que je parle. C'est à vne douzaine de Messieurs qui deshonnorent les gens de Cour par leurs manieres extrauagantes, & font croire parmy le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moy je m'en veux justifier, le plus qu'il me fera possible; & ie les dauberay tant, en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQVIS.

Dy-moy, vn peu, Cheualier, crois-tu que Lyfandre ayt de l'esprit?

DORANTE.

Ouy, sans doute, & beaucoup.



## VRANIE.

C'est vne chose qu'on ne peut pas nier.

## LE MARQUIS.

Demandez luy ce qui luy semble de l'Escole des Femmes : vous verrez qu'il vous dira , qu'elle ne luy plaist pas.

## DORANTE.

Eh mon Dieu ! il y en a beaucoup que le trop d'esprit gaste ; qui voyent mal les choses à force de lumiere ; & mesme qui feroient bien faschez d'estre de l'aduis des



autres, pour auoir la gloire de decider.

## VRANIE.

Il est vray ; nostre amy est de ces gens-là , sans doute. Il veut estre le premier de son opinion , & qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche auant la sienne est vn attentat sur ses lumieres, dont il se vange hautement en prenant le contraire party. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit ; & ie suis seure que si l'Autheur luy eust monstté sa Comedie, auant que de la faire voir au



public , il l'eut trouuée la plus belle du monde.

LE MARQVIS.

Et que direz-vous de la Marquise Araminte , qui la publie par tout pour épou- uentable , & dit qu'elle n'a pû iamaïs souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE.

Je diray que cela est digne du Caractere qu'elle a pris ; & qu'il y a des personnes , qui se rendent ridicules , pour vouloir auoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit , elle a fuiuy le mauuais exem-



ple de celles , qui estant sur  
le retour de l'âge , veulent  
remplacer de quelque chose  
ce qu'elles voyent qu'elles  
perdent ; & pretendent que  
les grimaces d'une pruderie  
scrupuleuse , leur tiendront  
lieu de jeunesse & de beauté.  
Celle-cy pousse l'affaire plus  
avant qu'aucune , & l'habileté  
de son scrupule decouvre  
des saletez , où iamais per-  
sonne n'en auoit veu. On tient  
qu'il va , ce scrupule , iusques  
à deffigurer nostre langue , &  
qu'il n'y a point presque de  
mots , dont la feuerité de cet-  
te Dame ne veüille retran-  
cher ou la teste , ou la queue,



pour les syllabes deshonnestes  
qu'elle y trouue.

VRANIE.

Vous estes bien fou, Che-  
ualier.

LE MARQVIS.

Enfin, Cheualier, tu crois  
deffendre ta Comedie, en fai-  
sant la fatyre de ceux qui la  
condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais ie tiens que  
cette Dame se scandalise à  
tort....

ELISE.

Tout-beau, Monsieur le  
Cheualier : il pourroit y en  
auoir d'autres qu'elles, qui



feroient dans les meſmes ſentimens.

DORANTE.

Je ſçay bien que ce n'eſt pas vous , au moins ; & que lors que vous avez veu cette repreſentation.

ELISE.

Il eſt vray , mais i'ay changé d'avis , & Madame ſçait appuyer le ſien , par des raifons ſi conuaincantes , qu'elle m'a entraînée de ſon coſté.

DORANTE.

Ah ! Madame , ie vous demande pardon ; & ſi vous le voulez , ie me dédiray , pour  
l'amour



l'amour de vous, de tout ce que j'ay dit.

**CLIMENE.**

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moy ; mais pour l'amour de la raison : car enfin cette piece , à le bien prendre , est tout à fait indef- fendable ; & je ne conçois pas.....

**VRANIE.**

Ah ! voicy l'Auth eur Mon- sieur Lyfidas : il vient tout à propos , pour cette matiere. Monsieur Lyfidas ; prenez vn siege vous-mesme , & vous mettez-là.





## SCENE VI

LYSIDAS, DORANTE,  
LE MARQUIS, ELISE,  
VRANIE, CLIMENE,

LYSIDAS.

**M**ADAME ; Je viens vn  
peu tard ; mais il m'a  
fallu lire ma Piece chez Ma-  
dame la Marquise , dont ie  
vous auois parlé ; & les loüan-  
ges , qui luy ont esté don-  
nées , m'ont retenu vne heu-  
re , plus que ie ne croyois.

ELISE

C'est vn grand charme que



les loüanges pour arrester vn  
Auteur.

VRANIE.

Asseyez-vous donc, Mon-  
sieur Lyfidas ; nous liron  
vostre Piece apres soupé.

LYSIDAS.

Tous ceux qui estoient là, doi-  
uent venir à sa premiere repre-  
sentation, & m'ont promis de  
faire leur deuoir cōme il faut.

VRANIE.

Je le croy : mais encore vne  
fois asseyez-vous, s'il vous  
plaist : Nous sommes icy sur  
vne matiere que ie feray bien  
aise que nous pouffions.

LYSIDAS.

Je pense Madame, que vous



retiendrez aussi vne loge pour  
ce iour là.

VRANIE.

Nous verrons. Pourfuiuons  
de grace nostre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne aduis, Ma-  
dame, qu'elles sont presque  
toutes retenues.

VRANIE.

Voila qui est bien. Enfin  
i'auois besoin de vous, lors  
que vous estes venu, & tout le  
monde estoit icy contre moy.

ELISE.

Il s'est mis d'abord de  
vostre costé, mais mainte-  
nant qu'il sçait que Madame  
est à la teste du party contraire,



ie pense que vous n'avez qu'à  
chercher vn autre secours.

CLIMÈNE.

Non, non, ie ne voudrois  
pas qu'il fist mal sa Cour au-  
prés de Madame vostre cou-  
sine, & ie permets à son es-  
prit d'estre du party de son  
cœur.

DORANTE.

Auec cette permission, Ma-  
dame, ie prendray la hardiesse  
de me deffendre.

VRANIE.

Mais auparauant sçachons  
vn peu les sentimens de Mon-  
sieur Lyfidas.

LYSIDAS.

Sur quoy, Madame?



VRANIE.

Sur le sujet de l'Escole des  
Femmes.

LYSIDAS.

Ha, ha.

DORANTE.

Que vous en semble.

LYSIDAS.

Je n'ay rien à dire là dessus;  
& vous sçavez qu'entre nous  
autres Autheurs, nous devons  
parler des Ouvrages les vns  
des autres, avec beaucoup de  
circonspection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que  
pêsez-vous de cette Comedie?

LYSIDAS.

Moy, Monsieur?



VRANIE.

De bonne foy , dites-  
nous vostre aduis.

LYSIDAS.

Ie la trouue fort belle.

DORANTE.

Affeurément?

LYSIDAS.

Affeurément ; pourquoy  
non ? N'est-elle pas en effect  
la plus belle du monde ?

DORANTE.

Hom , hom , vous estes vn  
meschant diable, Monsieur  
Lysidas ; vous ne dites pas ce  
que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moy.

DORANTE.

Mon Dieu , ie vous con-



nois ; ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moy Monsieur ?

DORANTE.

Je voy bien que le bien que vous dites de cette Piece n'est que par honnesteté ; & que dans le fond du cœur , vous estes de l'advis de beaucoup de gens, qui la trouuēt mauuaise.

LYSIDAS.

Hay, hay, hay.

DORANTE.

Auoüez , ma foy , que c'est vne méchante chose que cette Comedie.

LYSIDAS.

Il est vray qu'elle n'est pas approuuée par les Connoisseurs.



LE MARQUIS.

Ma foy , Cheualier , tu en tiens , & te voila payé de ta raillerie , ah, ah, ah, ah, ah.

DORANTE.

Pousse , mon cher Marquis , pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous auons les Sçauans de nostre côté.

DORANTE.

Il est vray , le iugement de Monsieur Lyfidas est quelque chose de considerable ; mais Monsieur Lyfidas veut bien que ie ne me rende pas pour cela. Et puisque i'ay bien l'audace de me deffendre contre les sentimens de Madame,



il ne trouuera pas mauuais que  
ie combatte les siens.

ELISE.

Quoy vous voyez contre  
vous Madame , Monsieur le  
Marquis , & Monsieur Lyfi-  
das , & vous osez resister en-  
core? Fy que cela est de mau-  
uaise grace.

CLIMENE.

Voila qui me confond, pour  
moy , que des persounes rai-  
sonnables se puissent mettre  
en teste de donner protection  
aux sottises de cette Piece!

LE MARQVIS.

Dieu me damne , Madame,  
elle est miserable depuis le  
commencement iusqu'à la fin.



DORANTE.

Cela est bien-tost dit, Marquis ; il n'est rien plus ayse que de trancher ainsi , & ie ne vois aucune chose, qui puisse estre à couuert de la souveraineté de tes decisions.

LE MARQUIS.

Parbleu , tous les autres Comediens qui estoient là pour la voir , en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah ! ie ne dis plus mot , tu as raison Marquis ; puisque les autres Comediens en disent du mal , il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés , & qui parlent sans



interest, il n'y a plus rien à dire, ie me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous, où ne vous rendez pas, ie sçay fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette Piece; non plus que les satyres des-obligeantes qu'on y voit contre les Femmes.

VRANIE.

Pour moy, ie me garderay bien de m'en offencer, & de prendre rien sur mon conte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satyres tombent directement sur les mœurs, & ne frappent les personnes que par reflexion. N'allons point  
nous



nous appliquer nous-mesmes les traits d'une censure generale; & profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les Theatres doiuent estre regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics ou il ne faut iamaïs témoigner qu'on se voye; & c'est se taxer hautement d'un defect, que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moy ie ne parle pas de ces choses, par la part que i'y puisse auoir; & ie pense que ie vis d'un air dans le monde,



à ne pas craindre d'estre cher-  
chée dans les peintures qu'on  
fait là des femmes qui se gou-  
vernent mal.

E L I S E.

Assurément, Madame, on  
ne vous y cherchera point;  
vostre conduite est assez con-  
nuë; & ce sont de ces sortes de  
choses qui ne sont contestées  
de personne.

V R A N I E.

Aussi, Madame, n'ay-ie rien  
dit qui aille à vous; & mes pa-  
rolles, comme les Satyres de la  
Comedie, demeurent dans la  
these generale.

C L I M E N E.

Je n'en doute pas, Madame.



Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sçay pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à nostre sexe dans vn certain endroit de la piece; & pour moy ie vous auouë que ie suis dans vne colere épou-  
uanteable, de voir que cét au-  
teur impertinent nous appelle  
des animaux.

VRANIE.

Ne voyez - vous pas que  
c'est vn ridicule qu'il fait par-  
ler?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne sçavez  
vous pas que les injures des  
Amans n'offencent iamais? qu'il  
est des amours emportez aussi



bien que des doucereux ? & qu'en de pareilles occasions les parolles les plus estranges, & quelque chose de pis encore, se prennent bien souuent pour des marques d'affection par celles mesmes qui les reçoient ?

E L I S E.

Dites tout ce que vous voudrez, ie ne sçauois digerer cela non plus que le potage, & la tarte à la crème, dont Madame a parlé tantost.

LE MARQUIS.

Ah ! ma foy ouy, tarte à la crème. Voilà ce que j'auois remarqué tantost ; tarte à la crème. Que ie vous suis obligé, Madame, de m'auoir fait sou-



*de l'Ecole des Femmes. 77.*  
venir de tarte à la crème. Y a-  
t'il assez de pommes en Nor-  
mandie pour tarte à la crème?  
Tarte à la crème, morbleu,  
tarte à la crème!

DORANTE.

Et bien que veux-tu dire,  
tarte à la crème?

LE MARQUIS.

Parbleu, tarte à la crème,  
Chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crème.

DORANTE.

Dis nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème.



Mais il faut expliquer sa  
pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème, Madame.

VRANIE.

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moy, rien; tarte à la crème.

VRANIE.

Ah! ie le quite.

ELISE.

Monsieur le Marquis s'y  
prend bien, & vous bourre de  
la belle maniere. Mais ie vou-  
drois bien que Monsieur Lyfi-  
das voulust les acheuer, & leur  
donner quelques petits coups  
de sa façon.



LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coustume de rien blasmer, & ie suis assez indulgent pour les ouurages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que Monsieur le Cheualier témoigne pour l'Autheur, on m'auouëra que ces sortes de Comedies ne sont pas proprement des Comedies, & qu'il y a vne grande difference de toutes ces bagatelles, à la beauté des pieces serieuses. Cependant tout le monde donne la dedans aujourd'huy; on ne court plus qu'à cela; & l'on voit vne solitude effroyable aux grands ouurages, lors que des sottises ont tout Paris. Je



vous avouë que le cœur m'en  
seigne quelquefois , & cela est  
honteux pour la France.

CLIMENE.

Il est vray que le goust des  
gens est estrangement gâté là-  
dessus , & que le siecle s'enca-  
naille furieusement.

ELISE.

Celuy-là est joly encore, s'en-  
canaille. Est-ce vous qui l'avez  
inventé, Madame?

CLIMENE.

Hé!

ELISE.

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc , Mon-  
sieur Lyfidas , que tout l'esprit



*de l'Ecole des Femmes.* 81  
& toute la beauté font dans les  
Poëmes serieux , & que les  
pieces Comiques font des niai-  
series qui ne meritent aucune  
louange?

### VRANIE.

Ce n'est pas mon sentiment,  
pour moy. La Tragedie , sans  
doute , est quelque chose de  
beau quand elle est bien tou-  
chée ; mais la Comedie a ses  
charmes , & ie tiens que l'une  
n'est pas moins difficile à faire  
que l'autre.

### DORANTE.

Assurément , Madame , &  
quand pour la difficulté vous  
mettriez vn plus du costé de  
la Comedie , peut-estre que



vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, ie trouue qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentimens, de brauer en Vers la Fortune, accuser les Destins, & dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, & de rendre agreablement sur le Theatre les deffauts de tout le monde. Lors que vous peignez des Heros, vous faites ce que vous voulez; ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; & vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'effor, & qui souuent laisse le vray pour at-



traper le merueilleux. Mais lors que vous peignez les hommes, il faut peindre d'après Nature; on veut que ces portraits ressemblent; & vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnoître les gens de vostre siecle. En vn mot, dans les pieces serieuses, il suffit, pour n'estre point blasmé, de dire des choses qui soient de bon sens, & bien escrites: Mais ce n'est pas assez dans les autres; il y faut plaissanter; & c'est vne estrange entreprise que celle de faire rire les honnestes gens.

CLIMENE.

Je crois estre du nombre des honnestes gens, & cependant



ie n'ay pas trouué le mot pour  
rire dans tout ce que j'ay veu.

LE MARQUIS.

Ma foy, ni moy non plus.

DORANTE.

Pour toy, Marquis, ie ne  
m'en estonne pas; c'est que tu  
n'y as point trouué de Turlu-  
pinades.

LYSIDAS.

Ma foy, Monsieur, ce qu'on y  
rencontre ne vaut gueres mieux,  
& toutes les plaisanteries y sont  
assez froides, à mon auis.

DORANTE.

La Cour n'a pas trouué  
cela.

LYSIDAS.

Ah! Monsieur, la Cour.

DORANTE.



DORANTE.

Acheuez, Monsieur Lyfidas.  
Je vois bien que vous voulez  
dire que la Cour ne se connoist  
pas à ces choses; & c'est le re-  
fuge ordinaire de vous autres  
Messieurs les Autheurs, dans le  
mauvais succès de vos ouura-  
ges, que d'accuser l'injustice du  
siecle, & le peu de lumiere des  
Courtisans. Scachez, s'il vous  
plaist, Monsieur Lyfidas, que  
les Courtisans ont d'aussi bons  
yeux que d'autres; qu'on peut  
estre habile avec vn point de  
Venise, & des plumes, aussi bien  
qu'avec vne perruque courte,  
& vn petit rabat vny: que la  
grande espreuve de toutes vos



Comedies, c'est le iugement de la Cour ; que c'est son gouft qu'il faut estudier pour trouver l'art de reüssir ; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si iustes ; & sans mettre en ligne de conte tous les gens sçauans qui y sont, que du simple bon sens naturel & du commerce de tout le beau monde, on s'y fait vne maniere d'esprit, qui, sans comparaison, iuge plus finement des choses, que tout le sçauoir enrouillé des Pedans.

### VRANIE.

Il est vray que pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les iours assez de choses



deuant les yeux , pour acquerir quelque habitude de les connoistre , & sur tout pour ce qui est de la bonne & mauuaise plaisanterie.

DORANTE.

La Cour a quelques ridicules , i'en demeure d'accord , & ie suis , comme on voit , le premier à les fronder. Mais , ma foy , il y en a vn grand nombre parmy les beaux Esprits de profession ; & si l'on jouë quelques Marquis , ie trouue qu'il y a bien plus dequoy jouïr les Auteurs , & que ce seroit vne chose plaisante à mettre sur le Theatre , que leurs grimaces sçauantes , & leurs raffinemens



ridicules ; leur vicieuse coutume d'affaffiner les gens de leurs ouvrages ; leur friandise de loüanges ; leurs ménagemens de pensées ; leur trafic de reputation ; & leurs ligues offensives & deffensives ; aussi bien que leurs guerres d'esprit , & leurs combats de Prose , & de Vers.

*LYSIDAS.*

Moliere est bien heureux, Monsieur , d'avoir vn protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin , pour venir au fait, il est question de sçavoir si sa piece est bonne , & ie m'offre d'y montrer par tout cent défauts visibles.



VRANIE.

C'eſt vne eſtrange choſe de vous autres Meſſieurs les Poëtes, que vous condamniez toujours les Pieces où tout le monde court, & ne diſiez iamais du bien que de celles où perſonne ne va. Vous montrez pour les vnes vne haine inuincible, & pour les autres vne tendreſſe qui n'eſt pas conceuable.

DORANTE.

C'eſt qu'il eſt genereux de ſe ranger du coſté des affligez.

VRANIE.

Mais de grace, Monſieur Lyſidas, faites nous voir ces défauts, dont ie ne me ſuis point apperceuë.



Ceux qui possèdent Aristote  
& Horace voyent d'abord,  
Madame, que cette Comedie  
peche contre toutes les regles  
de l'art.

VRANIE.

Je vous auouë que ie n'ay  
aucune habitude avec ces Mes-  
sieurs-là, & que ie ne sçay point  
les regles de l'art.

DORANTE.

Vous estes de plaifantes gens  
avec vos regles dont vous em-  
barassez les ignorans, & nous  
estourdissez tous les iours. Il  
semble, à vous oïir parler, que  
ces regles de l'art soyent les  
plus grands Mysteres du mon-



de , & cependant ce ne font  
que quelques obseruatió's aisées  
que le bon sens a faites sur ce  
qui peut oster le plaisir que l'on  
prend à ces sortes de Poëmes;  
& le mesme bon sens qui a fait  
autrefois ces obseruations , les  
fait aisément tous les iours,  
sans le secours d'Horace &  
d'Aristote. Je voudrois bien sça-  
uoir si la grande regle de tou-  
tes les regles n'est pas de plai-  
re; & si vne piece de Theatre  
qui a attrapé son but n'a pas  
suiuy vn bon chemin. Veut-on  
que tout vn public s'abuse sur  
ces sortes de choses, & que cha-  
cun n'y soit pas iuge du plaisir  
qu'il y prend?



## VRANIE.

I'ay remarqué vne chose de ces Messieurs-là; c'est que ceux qui parlent le plus des regles, & qui les sçauent mieux que les autres, font des Comedies que personne ne trouue belles.

## DORANTE.

Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrester peu à leurs disputes embarassées. Car enfin, si les pieces qui sont selon les regles ne plaisent pas, & que celles qui plaisent ne soient pas selon les regles, il faudroit de necessité que les regles eussent esté mal faites. Mocquons nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir



le goust du public, & ne consultants dans vne Comedie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons nous aller de bonne foy aux choses qui nous prennent par les entrailles, & ne cherchons point de raisonnemens pour nous empescher d'auoir du plaisir.

VRANIE.

Pour moy, quand ie vois vne Comedie, ie regarde seulement si les choses me touchent, & lors que ie m'y suis bien diuertie, ie ne vais point demander si i'ay eu tort, & si les regles d'Aristote me deffendoient de rire.



C'est iustement comme vn homme qui auroit trouué vne fausse, excellente, & qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les preceptes du Cuifinier François.

VRANIE.

Il est vray ; & i'admire les raffinemens de certaines gens sur des choses que nous deuons sentir par nous-mesmes.

DORANTE.

Vous auez raison Madame, de les trouuer estranges tous ces raffinemens mysterieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà reduits à ne nous plus croire ; nos propres sens seront esclaves en



toutes choses ; & iusques au manger & au boire nous n'oserons plus trouuer rien de bon, sans le congé de Messieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monsieur, toute votre raison, c'est que l'Escole des Femmes a pleu ; & vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les regles pourueu.....

DORANTE.

Tout beau, Monsieur Lycidas, ie ne vous accorde pas cela. Ie dis bien que le grand art est de plaire, & que cette Comedie ayant pleu à ceux pour qui



elle est faite, ie trouue que c'est assez pour elle, & qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais avec cela, ie soutiens qu'elle ne peche contre aucune des regles dont vous parlez. Je les ay leuës, Dieu mercy, autant qu'un autre, & ie ferois voir aisément que peut-estre, n'auons-nous point de piece au Theatre plus reguliere que celle-là.

E L I S E.

Courage, Monsieur Lyfidas, nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS.

Quoy, Monsieur, la Protase, l'Epitase, & la Peripetie? ...

DORANTE.



DORANTE.

Ah ! Monsieur Lyfidas, vous nous assommés avec vos grands mots. Ne paroissez point si sçavant, de grace; humanisez votre discours, & parlez pour estre entendu. Pensez - vous qu'un nom Grec donne plus de poids à vos raisons ? Et ne trouveriez - vous pas qu'il fust aussi beau de dire, l'exposition du sujet, que la Protase; le nœud, que l'Epitase; & le dénouement, que la Peripetie ?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais puis que ces mots blessent vos oreilles, ie'mexpliqueray d'une



autre façon, & ie vous prie de répondre positiuemēt à trois ou quatre choses que ie vais dire. Peut--on souffrir vne piece qui peche contre le nom propre des pieces de Theatre ? car enfin le nom de poëme Dramatique vient d'un mot grec, qui signifie agir, pour monstrier que la nature de ce poëme consiste dans l'action; & dans cette comedie cy il ne se passe point d'actions, & tout consiste en des recits que vient faire ou Agnes ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah, ah, Cheualier.

CLIMENE.

Voila qui est spirituellement



remarqué, & c'est prendre le fin  
des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel  
ou pour mieux dire, rien de si  
bas, que quelques mots où tout  
le monde rit, & sur tout celuy  
des enfans par l'oreille?

CLIMENE.

Fort bien.

E L I S E.

Ah!

LYSIDAS.

La Scene du valet & de la ser-  
vante au dedans de la maison,  
n'est-elle pas d'une longueur  
ennuyeuse, & tout à fait imper-  
tinent?



LE MARQUIS.

Cela est vray.

CLIMENE.

Assurement.

ELISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t'il pas trop librement son argent à Horace; & puis que c'est le personnage ridicule de la piece, falloit-il luy faire faire l'action d'un honneste homme?

LE MARQUIS.

Bon, la remarque est encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.



E L I S E.

Merueilleuse.

LYSIDAS.

Le sermon, & les maximes  
ne font elles pas des choses ridi-  
cules, & qui choquent, mesme,  
le respect que l'on doit à nos  
mysteres?

LE MARQVIS.

C'est-bien dit.

CLIMENE.

Voila parlé comme il faut.

E L I S E.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce Monsieur de la Souche,  
enfin, qu'on nous fait vn hom-  
me d'esprit, & qui paroist si  
serieux en tant d'endroits, ne



descend-il point dans quelque chose de trop Comique, & de trop outré au cinquiesme Acte, lors qu'il explique à Agnes la violence de son amour avec ces roulemens d'yeux extrauagans, ces soupirs ridicules, & ces larmes niaises qui font rire tout le monde?

LE MARQUIS.

Morbleu, merueille!

CLIMENE.

Miracle!

ELISE.

Viuat, Monsieur Lyfidas.

LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses de peur d'estre ennuyeux.



LE MARQVIS.

Parbleu, Cheualier te voila mal  
ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQVIS.

Tu-as trouué ton homme,  
ma foy.

DORANTE.

Peut-estre.

LE MARQVIS.

Respon, respon, respon,  
respon.

DORANTE.

Volontiers. Il.....

LE MARQVIS.

Respon donc, ie te prie.

DORANTE.

Laisse moy donc faire. Si...



LE MARQUIS.

Parbleu, ie te deffie de respondre.

DORANTE.

Ouy, si tu parles toujours.

CLIMENE.

De grace écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premierement, il n'est pas vray de dire que toute la piece n'est qu'en recits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la Scene; & les recits eux mesmes y sont des actions suiuant la constitution du sujet, d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces recits, à la personne interessée, qui par là



*de l'Escole des Femmes.* 105  
entre à tous coups dans vne  
confusion à resioüir les specta-  
teurs, & prend à chaque nou-  
uelles toutes les mesures qu'il  
peut pour se parer du malheur  
qu'il craint.

### VRANIE.

Pour moy, ie trouue que la  
beauté du sujet de l'Escole des  
femmes consiste dans cette con-  
fidence perpetuelle; & ce qui  
me paroist assez plaisant, c'est  
qu'un homme qui a de l'Esprit  
& qui est aduerty de tout par  
vne innocente qui est sa mai-  
stresse & par un estourdy qui  
est son riuai, ne puisse avec  
cela euiter ce qui luy arri-  
ue.



LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMENE.

Foible responce.

ELISE.

Mauuaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des enfans par l'oreille, ils ne sont plaisans que par reflexion à Arnolphe; & l'Autheur n'a pas mis cela pour estre de soy vn bon mot: mais seulement pour vne chose qui caracterise l'homme, & peint d'autant mieux son extrauagance, puis qu'il rapporte vne sottise triuiale qu'a dite Agnes, comme la chose la plus belle du monde & qui luy don-



*de l'Escole des Femmes.* 107  
ne vne ioye inconceuable.

LE MARQVIS.

C'est mal respondre.

CLIMENE.

Cela ne satisfait point.

ELISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur amy luy est vne caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, & honnestes homme en d'autres. Et pour la Scene d'Alain & de Georgette dans le logis, que quelques-vns ont trouuée longue & froide, il est



certain qu'elle n'est pas sans raison; & de mesme qu'Arnolphe se trouue attrapé pendant son voyage, par la pure innocence de sa maistresse, il demeure au retour long-temps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit par tout puny par les choses qu'il a creü faire la seureté de ses precautions.

LE MARQUIS.

Voila des raisons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.



DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez vn sermon, il est certain que de vrais deuots qui l'ont ouy n'ont pas trouué qu'il choquaist ce que vous dites; & sans doute que ces parolles d'enfer & de chaudières bouïllantes sont assez iustificées par l'extravagance d'Arnolphe & par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquiesme Acte qu'on accuse d'estre trop outré & trop comique, ie voudrois bien sçauoir si ce n'est pas faire la satyre des amans, & si les honnestes gens mesme, & les plus



serieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses? .....

LE MARQUIS.

Ma foy, Cheualier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous mesmes, quand nous sommes bien amoureux? ....

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Escoute moy si tu veux. Est-



*de l'Escole des Femmes.* III  
ce que dans la violence de la  
passion?.....

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la,  
la, la, la, la. *Il chante.*

DORANTE.

Quoy?.....

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la,  
la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sçay pas si?.....

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la,  
la, la, la, la, la.



VRANIE.

Il me semble que .....

LE MARQVIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la,  
la, la, la, la, la, la.

VRANIE.

Il se passe des choses assez  
plaisantes dans nostre dispute.  
Je trouue qu'on en pourroit  
bien faire vne petite Comedie,  
& que cela ne feroit pas trop  
mal à la queuë de l'école des  
femmes.

DORANTE.

Vous avez raison.



LE MARQUIS.

Parbleu, Cheualier, tu jouerois là dedans vn rolle qui ne te seroit pas auantageux.

DORANTE.

Il est vray, Marquis.

CLIMENE.

Pour moy, ie souhaiterois que cela se fist, pourueu qu'on traitast l'affaire comme elle s'est passée.

ELISE.

Et moy ie fournirois de bon cœur mon personage.

LYSIDAS.

Je ne refuserois pas le mien.



que ie pense.

VRANIE.

Puis que chacun en feroit content , Cheualier , faites vn memoire de tout , & le donnez à Moliere que vous connoissez, pour le mettre en Comedie.

CLIMENE.

Il n'auroit garde, fans doute, & ce ne seroit pas des vers à sa loüange.

VRANIE.

Point , point ; ie connoy son humeur ; il ne se soucie pas qu'on fronde ses pieces , pourueu qu'il y vienne du monde,



DORANTE.

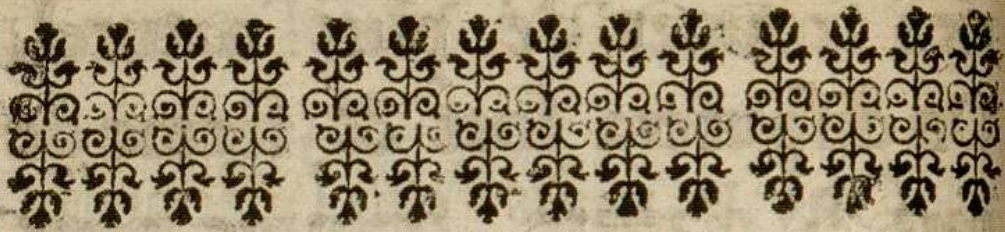
Ouy ; mais quel denoüement pourroit-il trouuer à ce-cy ? Car il ne sçauroit y auoir ny mariage, ny reconnoissance; & ie ne sçay point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

VRANIE.

Il faudroit refuer quelque incident pour cela.







## SCENE VII.

ET DERNIERE.

GALOPIN, LYSIDAS,

DORANTE, LE MARQUIS,

CLIMENE, ELISE.

VRANIE.

GALOPIN.

**M**ADAME, on a seruy  
sur table.

DORANTE.

Ah! voilà iustement ce qu'il  
faut pour le denoüement que  
nous cherchions. & l'on ne peut



rien trouuer de plus naturel.  
On disputera fort & ferme de  
part & d'autre, comme nous  
auons fait, sans que personne  
se rende; vn petit laquais vien-  
dra dire qu'on a serui; on se le-  
uera; & chacun ira souper.

VRANIE.

La Comedie ne peut pas  
mieux finir, & nous ferons bien  
d'en demeurer-là.

F I N.



La Comédie ne peut pas  
être finie, & nous sommes bien  
loin de l'être.

# VRAMIE

La Comédie ne peut pas  
être finie, & nous sommes bien  
loin de l'être.

FIN



